

sion de mes opinions consciencieuses. En étant un peu plus charitable, l'honorable M. Roubuck se fut épargné ces sentiments pénibles qui l'auraient...

J'aurais pu craindre de me tromper dans l'interprétation d'un tel document; mais un homme éminent par son talent et son savoir, que nous regrettons d'avoir vu se séparer de l'Église d'Angleterre, M. Newman, a dit qu'il n'y avait pas d'exemple qu'une nation rentrât dans l'Église de Rome après l'avoir abandonnée; mais qu'heureusement cette exception aurait lieu en Angleterre.

Vendredi prochain j'entrerai dans des détails sur cette mesure. Elle sera adaptée à ce qui a eu lieu et s'étendra à tout le Royaume-Uni. (Écoutez!)

Alors que les catholiques romains étaient dans la position la plus avantageuse, loin de moi la pensée de l'attribuer au mauvais vouloir personnel du Pape à l'égard de l'Angleterre.

M. d'ISRAËL.—Quand à la lettre du noble lord (John Russell) à l'évêque de Durham, lettre que Sa Seigneurie s'est attachée aujourd'hui à justifier, je fais savoir que je ne comprends pas comment il redonne et censure aujourd'hui si amèrement ce qu'il approuvait il y a un an à peine; car le noble lord disait qu'il ne voyait pas pourquoi les catholiques romains n'auraient pas des évêques revêtus de titres

épiscopaux empruntés à des villes du royaume! Et voilà qu'aujourd'hui il le jette feu et flamme à l'occasion du titre archiépiscope pris par le docteur Wiseman et contre l'agression insolente et insidieuse du Pape. Je me cette dernière qualification (oh! oh!); oui, car selon moi, l'agression est ouverte et franche, franche jusqu'à l'indiscretion! (Applaudissements.)

Dans la Chambre-Haute, lord Stanley s'est exprimé ainsi: Je passe maintenant à une autre matière. Il est certain que, je ne dis pas la mesure, mais les récentes mesures du chef de l'Église catholique romaine constituent une agression très-dangereuse et inconstitutionnelle (applaudissements), une agression insolente contre la suprématie de la couronne d'Angleterre, agression rendue plus insolente encore et plus offensante par la manière avec laquelle elle a été exécutée. (Écoutez! écoutez!) Au reste, il est impossible de condamner de pareilles tentatives en termes plus énergiques que l'a fait le noble lord, qui a le privilège responsable d'être le principal conseiller de la Couronne. Je dirai donc avec lui que nous n'avons pas à lutter contre un acte isolé, mais bien contre une succession d'actes agressifs de la part du Pape romain.

Je reviens maintenant à la question de l'indiscretion du titre archiépiscope, et si le pays ne la reçoit pas de ses mains, je crois que le verdict des protestants et des catholiques romains sera unanime sur ce point, que la conduite du noble lord est injustifiable. (Applaudissements.)

LE COMTE DE RODEX. Quelle que soit la loi relative à l'agression papale, j'espère que, pour tout le monde, elle atteindra le but que chacun s'en promet. On semble croire aujourd'hui que, s'il plaisait au Pape de nommer en Irlande un évêque ou un archevêque, la personne ainsi nommée aurait en Angleterre le pas sur les barons du royaume, sans égard pour Sa Majesté, lui enlevant ainsi le pouvoir qu'elle a d'accorder des présences.

MORT ACCIDENTELLE.—Dans la matinée du dimanche (23 février) trois hommes, se rendant en quête de travail, au grand chemin de fer de l'ouest, traversaient la rivière Jordan, au township de Louth, (Haut-Canada). Ils étaient parvenus à l'endroit du pont où il n'en restait plus que deux fragments fort étroits, le reste en ayant été enlevé. Deux des voyageurs atteignirent heureusement

FAITS DIVERS.

l'autre bord; le troisième, après quelque hésitation, essaya d'y arriver à son tour. Il était déjà au milieu de la rivière, lorsqu'on le vit s'arrêter et regarda au-dessous de lui l'eau dont le courant était rapide. Cet acte d'imprudence lui donna le vertige, il perdit pied et tomba dans la rivière.

TERRE-NEUVE.—La 3e session du Parlement s'est ouverte le 23 février. Le discours d'ouverture fut prononcé par le ministre de l'Intérieur, le noble lord Selborne. Le discours fut très remarquable par la clarté et la concision.

Le banquet du maire de Toronto.—Le 22 février, le nouveau maire de la Capitale donna un dîner splendide à l'occasion de son installation en office. Le banquet, préparé dans la Halle St. Laurent, réunissait avec S. E. le Gouverneur-Général, 130 citoyens de marque de Toronto.

La Compagnie des musiciens du 71e régiment occupait la galerie et exécutait par intervalles des morceaux de choix. A la droite du Maire était assis le Gouverneur-Général ainsi que l'Evêque Catholique (Mgr De Charbonnel), les hon. LaFontaine, Hincks et Taché.

INCIDENT-THÉATRAL.—Le Seneer Olivarez de Mendoza, Marquis de los Carolinas, a trôné, il y a peu de jours, sur la scène, à Montréal. Il y est apparu figurativement en présence de son Aide-de-Camp, le Comte Alferi.

FAITS DE L'ÉTRANGER.

On lit dans la Gazette des Tribunaux: Un rotisseur soupire ainsi sa plainte devant le tribunal correctionnel: C'est à-dire que sous cette République, que moi j'ai rêvé fait, mais rien fait du tout pour l'amener, il n'y a pas le moindre geste de police. Autrement, sous les autres gouvernements, on vous débrotait un demi douzaine de volailles toutes chaudes, on vous les faisait couler dans un plat, on mettait le plat sur sa devanture pour flatter le nez de la pratique et qu'on vous les achète; aujourd'hui on ne vous les achète plus, on vous les vole...

Le rotisseur.—Mes expressions, vieux criminel, elles sont analogues à la circonstance. M'avez-vous payé le dindon que vous avez subtilisé dans mon plat, et que vous vous êtes en allé avec, sans vous presser, comme un bon bourgeois?

Le prévênu.—C'est justement moi qu'étais chargé des souliers chez M. Cambacérès; j'étais fatigué d'en voir des souliers, et si je n'avais pas trouvé ceux-là sur le boulevard, je n'aurais jamais pensé à eux. C'est des pantouffles vernies; je vous demande un peu si ça peut me servir, moi qui ne porte que des bottes fortes.

ces messieurs; ça n'est plus de votre compétence, je présume.

Debord, qui n'en est pas à sa première faute, a été condamné à trois mois de prison.

DE L'INSTINCT DES ANIMAUX.—Nous lisons dans un travail curieux du célèbre docteur Lallemand, l'anecdote suivante, à propos de l'instinct du chien: Lorsque des chasseurs nombreux se trouvent réunis pour quelque grande partie, les chiens de chasse ne tardent pas à discerner la supériorité de l'un d'entre eux et semblent s'en rapporter à son expérience dans tous les cas douteux. C'est presque toujours un vieux routier qui connaît toutes les ruses du gibier: il est grave et on donne de la voix qu'il a coup sûr.

Un jour, à la campagne, chez un ami, j'avais pris un fusil pour me promener à travers les champs; un excellent chien d'arrêt, me voyant sortir avec cette arme, me prit pour un chasseur et me suivit. Je donnais cours à mes pensées, lorsqu'il fit partir un lièvre à ma portée; je le manquai. Peu de temps après, il arêta une perdrix, si ferme, que je pus la tirer presque sans son nez; je la manquai encore. Il me regarda fixement pendant quelques instants; puis, après un peu d'hésitation, il se remit en quête. Plus tard, il ralentit sa marche, et tourna plusieurs fois la tête de mon côté pour me prévenir: il était tombé sur une compagnie de perdrix encore entière. Il la fit partir à belle; je tirai au milieu sans viser, et n'atteignis pas une pièce. Cette fois, mon pauvre compagnon, ne voyant rien tomber, s'agit gravement en face de moi, me regarda quelques instants d'un air piteux, et partit à toutes jambes sans que rien put l'arrêter. Depuis ma mésaventure, je n'ai jamais pu le décider à me suivre quand j'étais seul.

Souvent, nous écrit un ex-commis-voyageur Français, un regard jeté à la hâte sur le passé, rappelle des souvenirs ineffables que'on aime à évoquer. Pour cela j'ouvre mon album de voyage, écrit il y a huit ans, tantôt dans une auberge, tantôt dans une forêt, quelquefois au sommet d'une haute montagne ou dans un profond vallon. Après avoir été voyageur touriste, il m'a fallu être commis-voyageur, mais n'allez pas croire que mon nouveau genre de voyage me faisait oublier celui qui j'affectionnais. Je voyageais un peu plus aristocratiquement, il est vrai, mais parmi des cornets d'échantillons et mes notes de commissions, j'avais caché mon même album qui avait été mon fidèle compagnon de voyage deux ans auparavant, et souvent j'avais de petites notes à y inscrire en cachette, malgré les yeux d'argus du chef de la maison avec lequel j'étais en tournée.

Sur le même paquebot, je ne tardai pas à rencontrer un jeune homme de 20 ans environ, à la physionomie noble et ouverte, au regard plein de franchise, aux manières distinguées, ni trop timide ni trop tranchant dans son langage, poli pour tout le monde, prévenant au près des dames, et cela, sans affectations, sans effort, comme quelqu'un qui se conforme ainsi tout à la fois à son éducation et à sa nature.

Comme la plupart des passagers, je n'avais pu m'empêcher d'obéir à l'espérance de séduction qui entourait le jeune voyageur. Mon patron même, malgré le surnom de dur à cuire que je lui avais donné, n'était pas un des moins impressionnés. L'attention générale était fixée sur ce jeune homme surtout en l'entendant parler italien à un Italien, allemand, à des Allemands, anglais à des Anglais, français à nous-mêmes avec une pureté et une facilité aussi égales.

Je suis Français, monsieur, me répondit-il avec une grâce charmante, Français comme vous. Entre compatriotes qui se rencontrent hors de leur pays, les relations s'établissent bien vite. Sans s'être jamais vus, il semble que déjà l'on se connaisse, tant on a de plaisir à entendre parler sa langue natale au milieu de ce langage étranger qui vous fait tristement sentir votre isolement.

s'étaient déridés, et chose étonnante l'avez un air gracieux il demanda à notre jeune compatriote s'il y avait de l'indiscretion à lui demander de quelle ville il était.

Je suis né à Paris, messieurs, répondit vivement le jeune homme. En êtes-vous absent depuis longtemps? Il y a dix ans que j'ai quitté la France. J'avoue que quant à moi, j'eus un peu de la peine à croire que notre jeune compagnon de voyage fût depuis si longtemps éloigné de son pays, tant il paraissait le connaître à fond dans ses institutions, dans ses mœurs, dans ses hommes remarquables, dans ses besous, dans son histoire passée et présente.

Il y avait dans la voix de ce jeune homme, quand il parlait de sa patrie, un accent d'amour bien profondément senti. C'était d'un point de vue si noble, si élevé, si véritablement national qu'il jugeait les hommes et les choses! Pour quelques appréciations contemporaines, relatives, par exemple, à la famille royale exilée, de l'éducation qu'a reçue un jeune prince salué à sa naissance comme le fils et l'espoir de la France, il ne se trouve pas absolument d'accord avec nous; mais ce fut sans aigreur, par la seule puissance de la raison et de faits qu'il essaya de combattre nos idées, et il sut d'autant mieux se faire écouter par nous, que nous aussi, voulions sincèrement la gloire et le bonheur de notre chère France.

La conversation se fut encore prolongée longtemps si le balcan à vapeur n'eût approché de l'endroit où le jeune voyageur devait le quitter. Il se prépara à prendre congé de nous, qui, en lui témoignant nos regrets de voir si tôt rompues de si agréables relations à peine commencées, exprimâmes le désir qu'il nous fût possible de les renouer. Nous allâmes jusqu'à lui donner notre adresse et le prîmes instamment de s'en souvenir si plus tard il venait en France.

Il n'est pas impossible, Messieurs, dit-il, que j'aie en effet l'occasion de vous rencontrer quelque jour, et soyez certains que j'en profiterai avec plaisir.

Pouvons-nous savoir, avec qui nous avons eu l'avantage de voyager? Le jeune homme rendant politesse pour politesse, tira de son portefeuille une carte de visite qu'il nous remit et sur laquelle nous lûmes: Le comte de Chambord. Qu'on juge si nous dûmes être confondus et surpris en apprenant que nous avions fait route avec Henri de France! Ce fut alors mille expressions de respect de notre part, mille excuses sur la liberté de notre langage, sur l'injustice de nos préventions. Le prince nous remit à notre aise avec cette grâce, cette bienveillance, alliées chez lui à tant de dignité. Comme je vous l'ai dit, Messieurs, ajouta-t-il en nous serrant la main, nous pouvons quelque jour nous rencontrer encore, et c'est chez moi que je vous invite à venir me voir. Ce fut tout.

Le paquebot s'arrêta; le prince débarqua après avoir été salué par mille vivats, et nous nous reprîmes notre course sur les belles eaux du Danube. Ravis, enchantés, nous ne souhaitions rien plus que de voir se réaliser cette espérance, mon ex-patron plus encore que moi, peut-être; et quand nous rencontrâmes des personnes imbuës de préjugés absurdes, chaque jour nous commûmes, nous ne manquons jamais d'ajouter au récit de notre rencontre fortuite: "Puissiez-vous comme nous, le voir et l'attendre!"

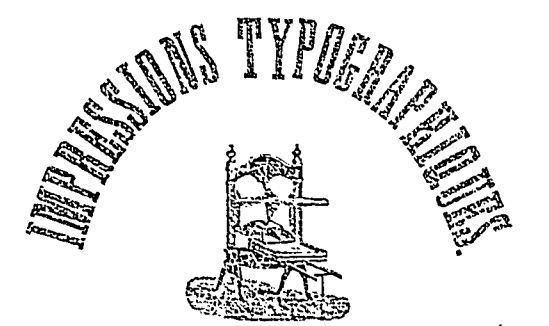
Plusieurs articles sont ajournés.

ERREUR TYPOGRAPHIQUE.—Dans le numéro de vendredi, 28 février, page 3e—Colonne 4e: Dans la statistique de la population de Paris en 1846, lisez: 1,033,897, au lieu de 100,053, 897; Dans celle du département de la Seine, pour la même année, lisez: 1,364,467 au lieu de 100,364,467.

ANNONCES.

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ADDISONNIENNE. Vendredi prochain au soir, D. LATE, Écrivain, fera une lecture d'introduction au Cours Français, devant cette Société, dans la Salle des Cours Fellows, Grande Rue St. Jacques, à 8 heures.—Le sujet sera: La nécessité d'une union et cordiale union entre les Canadiens de toute origine, pour l'avancement progressif des intérêts généraux du pays.

Admission moyennant 75d; entrée libre aux Dames. Par ordre, C. DROLET, Sec. Arch.



On imprime à cet établissement: LIVRES, ADRESSES, CARTES DE VISITE, INVITATIONS, CIRCULAIRES, ET JOBS DE TOUTE ESPÈCE.

Tout est exécuté sur bon papier, avec caractères neufs et dans le meilleur goût. Tous les ouvrages demandés seront livrés à l'heure convenue et à des prix TRÈS-MODÉRÉS. S'adresser à l'IMPRIMERIE des Melanges Religieux, Montréal, le 25 février 1851.